

CHAPITRE V.

ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA SAGESSE A LA ROCHELLE,
PENDANT LA RÉVOLUTION.

Les Filles de la Sagesse de La Rochelle ne sont point demeurées aussi tranquilles, pendant la Révolution, que leurs voisines de Laleu. Les établissements de Saint-Louis et d'Auffrédy devaient avoir leur part de la persécution qui sévissait avec violence contre la religion et tous ceux qui la pratiquaient. Il semble que les Filles de Montfort ne soient entrées dans l'hôpital militaire d'Auffrédy que pour y chercher des souffrances, et pour y faire éclater des vertus qui n'ont pas encore été oubliées. En effet, cet hôpital, desservi auparavant par les Frères de Saint-Jean de Dieu, dits Frères de la Charité, ne fut confié aux Sœurs que dans le moment où l'orage révolutionnaire grondait déjà avec fureur. C'est le 4 février 1791 que la Sœur Eugénie, nommée Supérieure, arrivait à Auffrédy avec ses compagnes. Elle venait de Saint-Laurent, où elle remplissait les fonctions de première Maîtresse des novices. Dieu lui avait donné toutes les vertus et toutes les qualités nécessaires pour s'acquitter dignement de la mission importante et difficile dont elle était chargée. La Mère Saint-François-Régis, ancienne Supérieure générale, gouvernait l'hôpital civil de Saint-Louis.

Déjà, depuis assez longtemps, on faisait presque chaque jour comparaître les Sœurs des deux maisons

devant le comité révolutionnaire. Tantôt elles se présentaient toutes ensemble, tantôt on les appelait l'une après l'autre, afin de les interroger en particulier. Ces séances étaient des plus pénibles pour les pieuses Religieuses que l'on ne se pressait pas de condamner, parce qu'on avait besoin d'elles. Quelques-unes ont subi des interrogatoires qui rappellent ce qu'il y a de plus beau dans les actes des martyrs. On voyait de modestes vierges lutter avec courage contre des hommes redoutés et les subjugués à force de vertus. C'est ainsi qu'après une discussion de plusieurs heures, la vénérable Sœur Eugénie, que La Rochelle n'oubliera jamais, se lève et leur dit d'un ton ferme : « C'est assez, Messieurs ; ma parole définitive la voici : la guillotine est en permanence ; qu'on m'y conduise ; un serment contraire à ma conscience, on ne l'obtiendra jamais ! » On fut atterré de cette réponse, car on voulait la sauver. Elle en eut la preuve peu de temps après. « La détention de vos Sœurs est décrétée, lui dit-on ; il faut qu'elles partent ; mais consolez-vous, nous sommes résolus de vous conserver à La Rochelle ; vous n'irez point en exil. » A ces paroles, la Sœur Eugénie tombe à genoux : « De grâce, Messieurs, dit-elle, ne me séparez pas de mes compagnes ; ou qu'on les sauve avec moi, ou qu'on m'exile avec elles. » Cela dit, on la fait retirer, se promettant bien de la faire conduire à Brouage, dans la compagnie de ses Sœurs. On était alors en 1793, et la Révolution n'épargnait que ceux qui étaient capables de manquer à leurs devoirs et de trahir leur conscience.

Les Sœurs de l'hôpital Saint-Louis furent chassées les premières de leur maison et se retirèrent en divers lieux, où elles purent rencontrer un asile. On conserva

plus longtemps celles d'Auffrédy, parce qu'on en avait besoin pour le soin des nombreux soldats blessés et malades. Enfin on crut pouvoir s'en passer, et, pour les récompenser de tous leurs services, on les condamna à une horrible prison. Lorsqu'on vint leur signifier l'ordre de partir, elles entendirent prononcer cet arrêt avec une grande tranquillité, pour ne pas dire avec joie, tant elles étaient fatiguées des longues séances qu'on les avait forcées de faire à ce tribunal de sang qui épargnait le crime et ne punissait que la vertu. La guillotine ou la déportation étaient le seul remède aux maux qu'on leur faisait souffrir.

La Sœur Eugénie, sans rien perdre de son sang-froid, demanda à ceux qui venaient lui intimer l'ordre du départ, qu'on voulût bien lui faire connaître la personne qui devait la remplacer, afin qu'elle lui remit l'inventaire des objets qui appartenaient aux Sœurs. On la lui présenta; la Sœur la pria de vouloir prendre note des objets qu'elle lui laissait. Celle-ci répondant que cette opération était inutile, la Sœur insista, en disant: « Mais si nous revenions! » Alors la citoyenne chargée de remplacer la Sœur Eugénie reprit d'un ton insolent: « Allez, allez, Madame, quand vous reviendrez, les mouches porteront la hotte. »

Les gendarmes de leur côté pressaient les Sœurs de sortir. On leur avait permis d'emporter un peu de linge; mais quand on fut arrivé à la porte, on le leur fit laisser. Chacune d'elles reçut, en partant, un pain et quelques provisions, en très-petite quantité. Arrivées au navire qui devait les conduire à leur destination, elles trouvèrent trois Religieuses d'un autre Ordre, qui avaient eu le malheur de faire le serment, mais qui s'étaient rétractées de suite. On les accablait d'injures, sans rien

dire pourtant de désagréable aux Filles de la Sagesse que sans doute on connaissait. La Sœur Eugénie prit ces trois Religieuses sous sa protection, les encouragea, leur dit qu'elle partagerait avec elles le peu qui lui restait, et les exhorta à mettre leur confiance en Dieu. Elles avaient besoin de trouver sur leur chemin cet ange consolateur, car elles paraissaient plongées dans une affliction profonde.

Enfin on mit à la voile, et le navire s'éloigna du rivage. Déjà la nuit commençait à étendre sur la mer ses ombres épaisses; le ciel était couvert de nuages; les vents contraires soufflaient avec violence; tout concourait à rendre la navigation pénible. Presque toutes les Sœurs furent malades. Quelquefois il leur semblait qu'on les éloignait du lieu de leur destination, afin de les noyer. Ce ne fut qu'après trois jours de traversée qu'on arriva à Brouage. Les Filles de la Sagesse étaient au nombre de onze. On les introduisit dans un galetas, où il y avait déjà un bon nombre de Religieuses de différents Ordres, et plusieurs Messieurs et Dames, tous prisonniers pour la foi. On désigna aux Sœurs la portion du local qu'elles devaient occuper; on leur donna de la paille pour se coucher, et le pain de munition qui devait être toute leur nourriture.

Dès le lendemain de leur arrivée, elles commencèrent leurs exercices de Règle, qu'elles n'ont pas interrompus un seul jour. Comme il y avait des Religieuses de divers Ordres qui ne faisaient pas leurs exercices en même temps, la prison était devenue comme un sanctuaire, où Dieu était sans cesse loué et glorifié. Le silence était religieusement gardé pendant toute la journée, excepté aux heures des récréations, qui étaient exactement les mêmes pour toutes ces vertueuses prisonnières. On ne pouvait

rien voir de plus édifiant. Lorsque le moment de la récréation était arrivé, on se livrait à d'aimables et pieuses conversations, d'où la joie n'était point bannie ; et, il faut le dire, les prisonnières parties de l'hôpital de La Rochelle se distinguaient par leur gaité et leur enjouement. Elles s'amusaient et riaient, comme si elles eussent été les personnes les plus heureuses du monde. Aussi d'autres Religieuses anciennes et graves, qui n'avaient nullement envie de rire, mais qui se trouvaient entourées de jeunes compagnes qu'il fallait égayer, disaient à celles-ci, de temps en temps, avec amabilité : « Allez, nos Sœurs, allez vous réjouir avec les chères Sœurs de Saint-Laurent ; maintenant la folie est à la Sagesse. »

C'était vraiment un spectacle digne d'admiration que celui que présentaient ces Religieuses si gaies, au milieu des mauvais traitements qu'elles avaient à endurer. On les condamnait à sarcler les rues de la ville, toutes remplies d'herbe qui poussait entre les pierres. Elles ne pouvaient arracher cette herbe qu'avec leurs doigts et leurs ongles, car on ne leur donnait aucun instrument pour faire ce travail. Elles se livraient à cette besogne pénible sous la surveillance de la garnison. Le froid était excessif : ce qui rendait plus affreuse la position de ces malheureuses victimes de la rage révolutionnaire, obligées de passer une partie du jour à genoux sur le pavé des rues, et les mains dans l'herbe glacée. On ne leur donnait à manger que lorsque leur tâche était finie, et encore que leur donnait-on ? un petit morceau de pain bien dur, bien noir. Le fournisseur ne leur livrait pas même la moitié de ce qui leur était accordé.

Nous aimons à constater ici les sentiments d'huma-

nité, de générosité et de reconnaissance de quelques soldats de la garnison de Brouage, qui rendirent aux Sœurs tous les services qu'ils pouvaient leur rendre, dans les circonstances pénibles dans lesquelles elles se trouvaient. Ils se montrèrent pénétrés de douleur, en voyant traiter d'une manière si inhumaine ces saintes filles qui les avaient soignés dans les hôpitaux. Plusieurs d'entre eux se mettaient à arracher l'herbe des rues, pour aider les Sœurs à faire leur tâche ; d'autres leur apportaient des tisons pour les réchauffer. Quelques-uns leur donnaient du pain et se privaient avec bonheur d'une partie de leur ration, pour la partager avec ces admirables Religieuses, envers qui la nation semblait se faire une gloire de se montrer ingrate. Ils ne pouvaient rendre service aux Sœurs qu'à la dérobée et en secret, car lorsqu'on s'apercevait qu'ils agissaient à leur égard avec quelques sentiments d'humanité, on les remplaçait aussitôt par de méchants hommes, vendus à la Révolution, et disposés à la seconder dans tous ses actes de cruauté.

La mort de Robespierre vint cependant adoucir le sort des détenus. Les Sœurs emprisonnées à Brouage eurent la permission de sortir, non seulement dans la ville, mais encore dans la campagne, pourvu qu'elles fussent rentrées à l'heure de l'appel. On cessa aussi de les obliger à faire le nettoyage des rues. Comme elles étaient toujours très-mal nourries, elles profitèrent de la liberté de sortir qui leur était donnée, pour aller quêter dans les maisons : ce qui leur procurait le nécessaire. C'étaient ordinairement les deux plus jeunes Sœurs qui remplissaient l'office de quêteuses. On leur avait prêté un petit sac, et, dès le matin, les Sœurs Cécile et Ménodore partaient pour s'acquitter de leur emploi : quel emploi, grand Dieu ! pour ces dignes et courageuses Filles de la

Sagesse ! Après avoir sarclé l'herbe des rues, les voilà qui vont mendier de porte en porte un morceau de pain pour elles et pour leurs malheureuses compagnes !

Un jour, la neige était épaisse et le froid rigoureux ; la Sœur Cécile, accablée de fatigue, commençait à perdre courage. Il fallait encore marcher longtemps pour retourner à la prison. Enfin, épuisée, elle se jeta sur un monceau de neige durcie par la glace, décidée à y rester, ne croyant pas pouvoir aller plus loin ; mais, sur les instances de sa compagne, et après avoir adressé à la bonne et puissante Vierge une fervente prière, elle réunit tout ce qui lui restait encore de forces et continua sa route. Dieu du haut du ciel n'abandonna point ses deux servantes fidèles, et, mieux encore, ses deux épouses chéries : il permit que ce jour-là leur quête fût beaucoup plus abondante que précédemment.

Un autre jour, elles venaient d'entrer dans une maison pour demander du pain ; la maîtresse du logis, s'adressant à la Sœur Ménodore, lui dit : « Sais-tu marquer, citoyenne ? » Sur sa réponse affirmative, elle lui montra deux armoires remplies de linge tout neuf. « Tout cela, ajouta-t-elle, est pour mes deux filles que je vais marier ; mettez-vous toutes les deux à l'ouvrage ; vous n'aurez pas besoin d'aller quêter ailleurs ; le soir, je vous donnerai ce que vous pourrez emporter. » Elles continuèrent à venir dans cette maison tant qu'il y eut du linge à marquer.

Cependant le jour de la délivrance arriva ; ordre fut donné d'ouvrir la prison de Brouage, et tous les détenus en sortirent. Les Filles de la Sagesse rentrèrent à La Rochelle, sans trop savoir ce qu'elles allaient devenir. Pendant les jours de leur captivité, elles avaient eu la douleur de perdre une de leurs compagnes, la Sœur

Saint-Léon. En sortant de prison, elles devaient éprouver une autre douleur bien amère ; elles étaient absolument obligées de se séparer, car il leur était impossible de demeurer toutes ensemble. Une réunion si nombreuse n'aurait pas échappé aux regards malveillants des agents de la Révolution, qui ne l'auraient pas tolérée ; et d'ailleurs, comment subvenir aux besoins les plus indispensables de la vie ?

Plusieurs des Sœurs se décidèrent donc à se retirer dans leurs familles ; de ce nombre fut la Sœur Ménodore, dont nous avons parlé plus haut. Elle était de Guérande, et s'appelait Olivier. Née en 1766, et entrée au noviciat en 1785, elle avait fait profession le 18 avril 1786. On l'envoya comme pharmacienne à l'hôpital d'Auffrédy. Au sortir de prison, la Sœur Eugénie aurait bien voulu la garder avec elle ; mais elle ne pouvait se séparer de quelques Sœurs anciennes, qui n'avaient de ressource que dans la bonté de cœur de leur Supérieure. La Sœur Ménodore, appelée du reste par sa famille, se rendit auprès d'elle, au commencement de 1795. Son zèle et sa charité ne demeurèrent point inactifs. Elle passa les dernières années de la Révolution à visiter les pauvres et les malades, non-seulement de Guérande, mais de tous les environs, vivant, sous l'habit séculier, de la vie d'une vraie Fille de la Sagesse, jusqu'à ce qu'il lui fût permis de rentrer dans sa Communauté.

La plupart des Sœurs restèrent cependant à La Rochelle sous la direction de la Sœur Eugénie. A leur arrivée dans cette ville, elles n'eurent pas de peine à reconnaître leurs véritables amis. MM. Bonneau, Ranson, Tessier et Chaperon leur rendirent les plus grands services, et usèrent à leur égard des procédés les plus délicats. M. Tessier les reçut dans sa maison. Elles

prire des enfants à instruire, et bientôt elles eurent un externat composé des jeunes filles les plus distinguées de La Rochelle. On les laissa assez tranquilles pendant trois ans ; mais on finit par les tracasser, parce qu'elles faisaient la classe sans autorisation. Elles furent souvent obligées de quitter un quartier pour aller en habiter un autre, parce qu'on les tourmentait, dès qu'on pouvait découvrir le lieu de leur retraite. Elles changèrent cinq fois d'habitation, jusqu'à ce que vint le moment de leur rentrée à l'hôpital d'Auffrédy, en 1802. On ne reprit l'hôpital Saint-Louis qu'en 1804.

Depuis longtemps les plaintes des malades de l'hôpital militaire se faisaient entendre. Le commissaire des guerres en était fatigué. Il en parla au général qui commandait dans la ville. Le commandant de place et la plupart des officiers supérieurs furent d'avis de demander les Sœurs qu'ils savaient être à La Rochelle. Le maire lui-même, M. Garnier, entra complètement dans leur manière de voir, et ne se montra pas moins favorable au retour des Filles de la Sagesse. On écrivit à la Sœur Eugénie ; elle répondit qu'elles étaient prêtes à accepter le service des malades qu'elles n'avaient quitté que par force, mais à la condition qu'on leur donnerait un aumônier pour elles et pour les malades confiés à leurs soins, et qu'il leur serait permis de reprendre leur costume religieux. Cette double condition fut agréée, et le jour de la rentrée des Sœurs à Auffrédy fut fixé au 4^e janvier 1802.

Avant que cet heureux jour fût arrivé, le commissaire des guerres pria la Sœur Eugénie de visiter l'hôpital, afin de s'assurer par elle-même de l'état dans lequel se trouvait le mobilier, dont on n'avait pris aucun soin, depuis sept ans. Une grande partie du

mobilier avait disparu, et le reste était dans un état pitoyable. Là se trouvait encore cette même femme qui avait remplacé les Sœurs, au moment de leur départ pour la prison, et qui avait fait à la Supérieure, qu'elle revoyait encore devant elle, une réponse si insolente. Ce n'était plus la même fierté, quand elle se vit obligée de lui remettre les clefs de la maison et le service du magasin et de la lingerie. La Sœur Eugénie avait trop de grandeur d'âme et de charité pour faire à cette femme le moindre reproche ; elle la traita même avec la plus grande bonté.

La veille du jour où les Filles de la Sagesse devaient être reçues dans l'hôpital, le commissaire pria encore la Sœur Eugénie de l'accompagner dans une visite qu'il voulait faire dans les salles des malades. Elle accepta bien volontiers. Elle n'avait pas encore son costume religieux, qu'elle ne devait reprendre que le lendemain ; néanmoins elle fut reconnue. En passant le long des lits, elle s'entend appeler doucement par un malade. Elle s'approche près d'un moribond qui lui dit : « Vous devez venir demain ; mais moi je n'y serai plus ; ah ! je vous en supplie, procurez-moi un prêtre, ce soir. » Elle lui répondit tout bas : « L'homme qui viendra de ma part vous offrir ses services sera un prêtre ; vous pourrez avoir confiance en lui. » Elle regarda le numéro du malade et se hâta de se rendre chez elle. Un prêtre était caché dans sa maison. Elle le prie de prendre encore une fois son habit de garçon boulanger, avec une hotte sur le dos, et de s'en aller à l'hôpital, où un pauvre mourant réclamait son ministère. Toutes les indications nécessaires étant données, le prêtre, avec son déguisement ordinaire, put aller porter au malade les derniers secours de la religion. Il le laissa dans les meilleures dis-

positions , et , la nuit suivante, celui-ci rendit son âme à Dieu. La Sœur Eugénie n'oublia jamais ce fait si consolant , et, plus de trente années après , elle remerciait encore le Seigneur d'avoir bien voulu se servir d'elle pour secourir ce mourant, qui paraissait avoir un grand esprit de foi.

Le jour fixé pour la rentrée des Sœurs à l'hôpital militaire d'Auffrédy était enfin arrivé. Ces modestes Religieuses eussent certainement préféré se rendre tranquillement et sans bruit auprès de leurs chers malades ; mais il ne devait pas en être ainsi. Dans cette circonstance exceptionnelle, elles crurent devoir se prêter à une véritable ovation, pour ne pas contrister de braves et généreux militaires qui voulaient absolument leur témoigner le respect et la reconnaissance dont ils étaient pénétrés, et faire éclater leur joie , en présence de toute la ville qui partageait leurs sentiments.

Dès le matin , tous les soldats de la garnison étaient sur pied et en grande tenue. Les tambours battaient au champ. Le maire, le commissaire des guerres, le général, le commandant de place, tout l'état-major du régiment, précédés de la musique, se rendirent à la maison des Sœurs, qui demeuraient alors dans la rue Grenouilleau. Elles avaient pris leur saint habit religieux, et avec quels transports de joie ! Dieu seul le sait. A la vue de ces charitables Religieuses , revêtues de leur costume vénérable qui sait si bien commander le respect , la foule entière manifesta la plus vive satisfaction, et, dans leur enthousiasme tout chevaleresque, le maire de la ville et tous les officiers supérieurs donnèrent le bras aux Sœurs ; on eût dit des enfants qui retrouvaient leurs mères. Le majestueux cortège traversa ainsi toute la ville, entre deux rangs de soldats , suivi d'une multitude immense,

avide de revoir les Filles de la Sagesse. Le plus profond silence régnait au milieu de cette foule, pour ne laisser entendre que les sons joyeux de la musique militaire qui jouait , en tête du cortège : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* En arrivant dans la cour de l'hôpital , on trouva rangés en cercle tous les pauvres malades , à l'exception seulement de quelques-uns qui n'avaient pu quitter leur lit. M. le maire , en leur présentant la Sœur Eugénie , se contenta de leur dire cette belle parole : « Je vous rends votre mère. » Elle l'était en effet, et jusqu'à la fin de sa vie elle n'a point cessé de prouver que Dieu lui avait donné un cœur de mère pour les malades, les pauvres et tous ceux qui étaient dans la souffrance.

Elle montra aussi qu'elle avait un cœur de mère pour toutes ces jeunes Rochelaises d'un rang honorable, qui conservèrent toujours un doux souvenir des leçons qu'elles en avaient reçues, pendant les jours mauvais. Plustard, ces jeunes filles, devenues mères de famille, n'oublièrent point leur ancienne maîtresse qui ne les oubliait pas non plus. Bien souvent, on les voyait se diriger vers Auffrédy , pour passer quelques heureux instants auprès de celle qui était leur conseil, leur oracle et leur mère. Nous allons ajouter ici quelques mots pour compléter la notice si intéressante de cette vénérable Fille de la Sagesse.

La Sœur Eugénie s'appelait dans le monde Marie Hervy. Née à Saint-Nazaire, au diocèse de Nantes, le 28 octobre 1754, elle fut élevée avec soin dans son humble famille, et prit la résolution d'embrasser la vie religieuse, à la suite d'une retraite prêchée, à Nantes, par les Missionnaires de Saint-Laurent. En 1776, elle entra au noviciat des Filles de la Sagesse, et fit profession le 9 mai 1777.

Elle fut envoyée d'abord, pour faire la classe, dans la maison de Pluvigner, où elle resta 3 ans. Mais bientôt son rare mérite se manifestant avec éclat, malgré les précautions de sa modestie, les Supérieurs lui confièrent, en 1780, la charge importante de seconde, puis de première Maîtresse des novices. C'est là surtout qu'il fut aisé de prévoir ce que l'on pouvait attendre pour l'avenir de la prudence et du zèle de la Sœur Eugénie.

Propre à tous les genres d'emplois, elle fut appelée à Brest, en 1790, et chargée, pour quelques mois, du magasin de pharmacie de l'hôpital de la marine, où elle se fit remarquer par son activité intelligente et sa touchante affabilité. De retour au noviciat, elle continua encore quelque temps à offrir à ses heureuses novices le modèle parfait des plus aimables vertus. Mais la Providence ne tarda pas à l'élever au poste qu'elle occupa, avec tant d'honneur, pendant 46 ans. C'est le 4 février 1794, que la Sœur Eugénie se rendit à La Rochelle, en qualité de Supérieure de l'hôpital d'Aufrédy. Elle avait alors 37 ans. En peu de temps, elle gagna tous les cœurs, et l'ascendant de sa vertu fut pour elle une arme puissante dans les circonstances malheureuses qui survinrent peu après. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de son courage devant le comité révolutionnaire, de sa détention à Brouage, de sa rentrée triomphante à l'hôpital militaire d'Aufrédy, qu'elle a gouverné avec la plus grande sagesse jusqu'à sa mort arrivée le 19 décembre 1836.

Pendant sa longue administration, elle mérita toujours la considération et l'estime des autorités militaires de La Rochelle, aussi bien que les éloges des généraux inspecteurs. Le duc d'Abrantès félicitait hautement les blessés et les malades, alors au nombre de 900, d'être confiés à

des mains si intelligentes et si charitables. Le prince Berthier et le général Rivaud lui témoignèrent le plus vif intérêt. Personne enfin, au témoignage d'un intendant militaire, n'était noté plus favorablement au ministère que la Sœur Eugénie.

Au moment de sa mort, le journal de La Rochelle faisait d'elle cet éloge qu'elle méritait assurément : « Charité parfaite pour tous, prudence rare, goût judicieux, douceur pleine de charmes, parole gracieuse et toujours suave, même en réprimandant ; piété angélique, zèle infatigable, mémoire heureuse, tact fin et délié, connaissance du monde et habitude des affaires, amour des convenances, respect profond pour l'autorité, cœur généreux et sensible, physionomie pure et calme comme son âme, telle a été constamment la Sœur Eugénie. »

Le même journal ajoutait encore : « Elle est morte comme meurent les saints, canonisée par la voix publique, sans exception. Monseigneur de La Rochelle, qui l'avait visitée plusieurs fois, voulut lui administrer lui-même les derniers sacrements, et il fut frappé des adieux et des exhortations énergiques qu'elle adressa à ses compagnes éplorées, en les bénissant. Sa foi a brillé d'un éclat plus vif que jamais à l'approche de la mort. Le nom de JÉSUS-CHRIST était sans cesse sur ses lèvres ; elle possédait sa grâce et sa paix. Usant de l'ascendant qu'elle avait sur les cœurs, elle a donné à tous ceux qui l'intéressaient de pieux et de salutaires avis. Elle a fait le bien jusqu'à la fin de sa vie. »

Ses obsèques ont eu lieu à l'église cathédrale, le mercredi, 20 décembre. Les autorités militaires assistaient à cette touchante cérémonie, et les uniformes dorés contrastaient avec la simple couronne blanche qui surmontait le cercueil. Un grand nombre de personnes, qui

avaient admiré ses vertus, sont venues faire cortège à ses côtés, et joindre leurs regrets à ceux des autres Filles de la Sagesse qui accompagnaient, en pleurant, à sa dernière demeure en ce monde, celle qui était à la fois et leur Sœur et leur Mère.

CHAPITRE VI.

ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA SAGESSE AU LONGERON, AUX IFS, A LOUVIGNÉ, A MACHECOUL, A MONTFORT, A NANTES ET A ORLÉANS, PENDANT LA RÉVOLUTION.

LE LONGERON.

Nous allons continuer à parler des faits les plus importants qui se sont accomplis, pendant la Révolution, dans plusieurs des établissements des Filles de la Sagesse. Ces faits, aussi édifiants pour le lecteur que glorieux pour la famille de Montfort, méritent de trouver place dans cette histoire.

Le petit établissement du Longeron a eu la gloire insigne de donner deux martyres. Deux Sœurs seulement, les Sœurs Sainte-Geneviève et Sainte-Astérie, composaient tout le personnel religieux de cette humble maison de charité. Elles n'en avaient point été chassées, bien qu'elles fussent au foyer de l'insurrection. Elles saisissaient avec empressement toutes les occasions qui se présentaient de faire le bien, et nul doute que plus d'une fois elles eurent à donner des soins aux blessés des deux camps opposés. Elles ne durent pas demeurer oisives à la suite de cette sanglante bataille de Torfou, livrée à peu de distance de leur maison, bataille terrible où une victoire éclatante resta aux Vendéens conduits par d'Elbée, Charette, Bonchamps et Lescure, contre les meilleures troupes de la République, ayant à leur tête